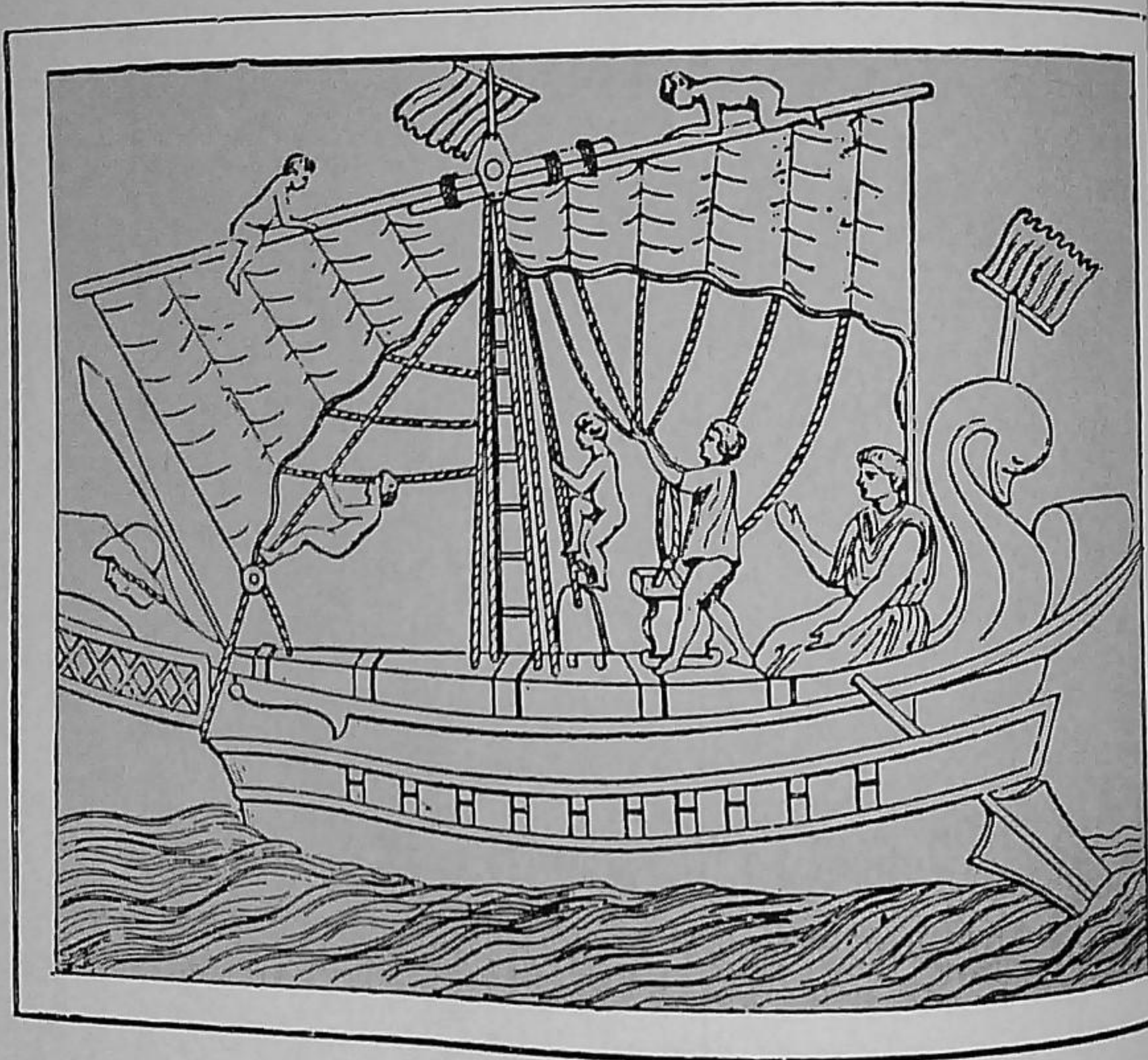


Quand César attaquait la flotte armoricaine

PAR ALAIN CONAN

*Manœuvre de la voile
à bord d'un bâtiment de transport romain.
Ces navires fournissaient en vivres
et en armes les armées romaines engagées
dans l'expédition contre les Vénètes.
(Roger-Viollet)*



La bataille navale, qui en l'an 56 avant J.-C., opposa la flotte des Vénètes armoricains à celle hâtivement construite par Jules César, et qui se solda par une complète victoire des Romains sur les Gaulois, marqua une date si importante dans la guerre des Gaules, que, depuis près de deux siècles, les polémiques entre historiens n'ont pas cessé, tant pour déterminer le lieu exact de la rencontre que les péripéties de son déroulement. La source principale de notre connaissance est le récit qu'en a fait César lui-même dans ses Commentaires. Il est assez explicite, mais non à l'abri de la critique. Le divin Jules, en effet, devait soigner sa propagande à Rome, et on le soupçonne, non sans arguments à la clé, d'avoir présenté à son avantage sa guerre de conquête. Une autre source est constituée par l'histoire romaine de Dion Cassius, qui étant Grec, et écrivant deux cents ans plus tard, est sans doute plus d'objectif. Ayant à choisir, parfois, entre deux versions des événements, nous avons donné la préférence à celle qui nous a semblé la plus vraisemblable, notamment sous l'angle de la pratique maritime.

Ayant soumis les Belges, César pensant que les peuples riverains de l'Atlantique n'offriraient pas de résistance, envoya vers eux son lieutenant P. Crassus à la tête d'une seule légion, la septième, avec la mission de recueillir leur soumission. Il avait vu juste. Les Armoricains, qui peut-être voulaient gagner du temps, se soumi-
rent et donnèrent des otages. Rassuré, Crassus prit ses quartiers d'hiver en Anjou. César n'ayant plus de soucis au sujet de la Gaule, partit pour l'Illyrie, une frontière sensible de l'empire romain, qu'il voulait inspecter et réorganiser.

Il était de retour en Italie, quand

il reçut un message de Crassus l'avisant d'un grave changement d'attitude chez les Armoricains, et demandant des instructions.

Que représentaient exactement ces Armoricains ? Quelle menace pouvait représenter ce « changement d'attitude » ?

Condamnés d'avance à la défaite

On a tendance à se représenter la Gaule, aujourd'hui, comme une nation dont la France aurait été le décalque. La réalité était très différente. Les Gaulois, comme les autres Celtes et les peuples situés en dehors du péri-

mètre du monde gréco-romain, avaient reçu des Grecs, puis des Latins, le nom global de « Barbares ». Le mot n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui. Il voulait dire que les peuples auxquels il s'appliquait ne parlaient pas une langue de la Méditerranée, ne vivaient pas dans des villes de pierre, mais à la campagne dans des maisons de bois ou de terre battue, et ne possédaient pas d'État, c'est-à-dire un pouvoir politique centralisé. Leur société était tribale. Les tribus pouvaient s'allier ou se battre entre elles; elles restaient foncièrement indépendantes les unes des autres. Avant d'être Gaulois, on était Arverne ou Atrébate, avant d'être Breton, Silure ou Brigante, avant d'être Germain, Saxon ou Alaman.

C'est pourquoi, en face d'une seule armée romaine qui groupait toutes les forces disponibles de la Ville Éternelle dans une seule main de fer, les Gaulois offraient une résistance dispersée qui les condamnait d'avance à la défaite. César put mener contre eux une campagne avec laquelle, à l'époque moderne, la conquête du Maroc par les Français offre des similitudes frappantes. Ici et là, le conquérant est habile à diviser les tribus en attisant leurs rivalités séculaires, à les utiliser au besoin l'une contre l'autre en leur offrant des avantages ou des honneurs; en opposant toujours la rigueur et l'efficacité d'une armée professionnelle à de tumultueuses levées en masse sans ossature solide et sans unité de commandement. La guerre des Gaules fut une guerre coloniale.

Un commerce maritime actif et fructueux

La dispersion celtique, cependant, était hiérarchisée. Certains peuples,

plus nombreux, plus puissants que d'autres, rassemblaient leurs voisins, mais par les liens assez lâches de pactes qui duraient le temps de la vie de ceux qui les avaient signés ou, simplement, que consacrait la tradition. Les Arvernes avaient été un de ces pôles de rassemblement. Les Vénètes en étaient un autre.

Leur territoire s'étendait de la baie de Douarnenez à la Brière, laissant le nord-ouest de l'actuelle Bretagne aux Ossismes, le centre-nord aux Curiosolites, le nord-est aux Redons et le sud-est aux Namnètes. Mais ils constituaient le centre d'une vaste confédération, dite Armoricaïne, qui comprenait tous les Gaulois riverains de la mer, de la Loire aux bouches du Rhin. Les peuples du sud de la Grande-Bretagne étaient alliés, sinon également membres de cette confédération.

La Manche n'était pas alors une frontière, mais un vestibule entre peuples frères, de même civilisation, parlant la même langue, pratiquant la même religion, et que rapprochaient par surcroît les liens d'un commerce maritime actif et fructueux.

Ce commerce consistait essentiellement dans le transport, entre les deux rivages, de l'étain en provenance des îles Cassitérides, îles mythiques en vérité, car il ne pouvait alors s'agir que des mines du Cornwall. On sait que les Anciens se représentaient sous la forme d'îles tous les pays légendaires situés très loin, telles que les îles de l'Éternelle Jeunesse des Irlandais, celle de Thulé des Grecs, ou encore l'Atlantide, à laquelle toute l'Antiquité a cru.

A ce trafic, devait s'ajouter celui des personnes, car les jeunes clercs de la Gaule et de l'Armorique allaient étudier, dans « l'île de Bretagne », les mystères de la religion druidique; et celui des marchandises les plus diverses, importées du monde hellénique, qui servaient au paiement de

l'étain. Un commerce analogue, cette fois au profit de l'ambre, avait lieu au départ de la Baltique.

Un peuple de marins hardis et expérimentés

Ces circonstances avaient mis les Vénètes en possession d'une flotte considérable, formée de navires de haut-bord capables d'affronter le gros temps des mers ouvertes. Elles avaient fait d'eux le peuple de marins hardis et expérimentés, que leurs descendants sont restés, d'Audierne au Croisic.

Les Vénètes avaient donc des raisons particulières de défendre leur indépendance. Ils savaient fort bien que, soumis à une puissance méditerranéenne, leurs intérêts seraient méconnus et leurs activités déviées de leurs voies traditionnelles ou contrariées par une administration étrangère et avide. Ils avaient aussi des raisons spirituelles. Les Celtes avaient hérité, en Armorique, des lieux saints des populations mégalithiques, où il est permis de voir d'immenses nécropoles, des calendriers solaires et sans doute le cadre de cérémonies religieuses rassemblant les fidèles par milliers. Il règne encore de nos jours sur les alignements de Carnac, pour ne citer qu'eux, une atmosphère de mystère, qui ne peut être qu'un pâle reflet du rayonnement mystique qui les nimait au temps où nos ancêtres croyaient aux dieux de leurs pères et leur offraient des sacrifices. Il ne s'agissait donc pas seulement pour eux de défendre leurs foyers et leur gagne-pain, mais aussi de préserver les enceintes sacrées de leur culte traditionnel, des incursions sacrilèges des mécréants romains. La suite des événements montra qu'ils y étaient décidés.

Un projet d'une audace inouïe

Nous avons laissé Crassus dans ses quartiers d'hiver en Anjou. Il semble soit que la récolte ait été mauvaise, soit que les Angevins aient réussi à la dissimuler, car César nous apprend que « le blé manquant dans cette région », son lieutenant envoya bon nombre de préfets et de tribuns militaires chez les peuples voisins pour y chercher des céréales. Il nomme ceux qui furent envoyés chez les Esuviens (dans la haute vallée de l'Orne), les Curiosolites et les Vénètes. Idée malheureuse, on va le voir, car les Vénètes crurent l'occasion venue de récupérer leurs otages tout en reprenant leur liberté d'action. Ils ne trouvèrent rien de mieux que d'arrêter les deux envoyés romains, imités tout de suite en cela par les autres peuples de la confédération qui avaient reçu la même visite. S'étant tous mis d'accord, ils envoyèrent une ambassade commune à Crassus, pour lui proposer l'échange des prisonniers.

Tout ce que put faire le jeune général fut d'avertir César. Une fois de plus, le conquérant des Gaules eut un éclair de génie. Il montra qu'il était l'homme des grands desseins et des décisions immédiates. Il n'envisagea rien moins que de détruire la puissance maritime des Vénètes, clé de voûte de la confédération qui osait le défier. Là, il convient de marquer une pause dans le récit pour considérer l'audace inouïe d'un tel projet de la part d'une puissance qui ne disposait ni d'une seule coque, ni d'un seul marin sur le rivage atlantique et qui, à tout le mieux, ne pouvait que faire venir de la Méditerranée — mais comment? par où? — les quelques galères que Rome y possédait. Les Vénètes n'en auraient fait qu'une bouchée. Alors?

Un amiral qui n'avait jamais navigué

César n'avait pas de flotte : il ordonna à ses lieutenants d'en construire une, sur la Loire. Il n'avait pas de marins : il ordonna qu'on recrutât sur place des rameurs qu'on les exerçât et qu'on se procurât des matelots et des pilotes pour la manœuvre. *Jubet*, dit le latin, « c'est un ordre ». On a beaucoup admiré cette décision de César. Elle était pourtant hasardeuse et comportait des risques tels qu'elle étonne de la part d'un chef aussi calculateur que le divin Jules. Il a fallu un concours de circonstances inespérées, que rien ne l'autorisait à prévoir, pour qu'une déroute, de toute évidence inévitable, se changeât en victoire écrasante. Comme toujours, le succès justifie après coup les plans militaires les plus déraisonnables. Les exemples ne manquent pas. Pourtant nous avons vu ce que valaient des flottes improvisées, sous la Révolution et l'Empire, quand elles étaient opposées aux forces navales aguerries de l'Angleterre. Que pouvait valoir en face de la redoutable escadre vénète, un composé disparate de bateaux plats construits sur des rivières, de bateaux de pêche ramassés sur les rives du Poitou et de l'Aquitaine et peut-être de galères amenées à grand-peine de la Méditerranée par les Colonnes d'Hercule; une flotte montée par des équipages de toutes les nationalités, commandés par des pilotes recrutés un peu partout et ne parlant pas la même langue? Ayant enfin pour amiral Décimus Brutus, un jeune officier qui venait d'arriver en Gaule, qui n'avait jamais navigué ni exercé de commandement supérieur? Un bleu, en un mot, et nous ajouterions un « éléphant »... Cette histoire *véridique* est le plus bel exemple de l'in vraisemblable, du fantastique en histoire!

Une suite de déconvenues et d'échecs

Entre-temps, César était revenu en Gaule. Son premier souci fut d'assurer ses arrières. Là, nous le retrouvons semblable à lui-même. Citons-le : « Il envoie son légat Labiénus avec de la cavalerie chez les Trévires, peuple voisin du Rhin. Il lui donne mission d'entrer en contact avec les Rèmes et les autres Belges et de les maintenir dans le devoir, de barrer la route aux Germains, que, disait-on, les Belges avaient appelés à leur aide, s'ils essaient de forcer le passage du fleuve... P. Crassus reçoit l'ordre de partir pour l'Aquitaine avec douze cohortes et une importante cavalerie, afin d'empêcher que les peuples de ce pays n'envoient des secours aux Gaulois... Le légat Sabinus est envoyé avec trois légions chez les Unelles, les Curiosolites et les Lexoviens (tous Armoriciens) avec charge de tenir leurs troupes en respect... »

Puis, à la tête de ses troupes de terre, il part pour le pays des Vénètes en fixant à la flotte en formation la mission de le rejoindre le plus tôt possible.

Il est possible que César n'ait vu dans la construction spectaculaire d'une flotte qu'un énorme coup de bluff tant pour impressionner les Vénètes que pour détourner leur attention du champ de bataille principal, dont il se réservait le commandement. On songe irrésistiblement aux flottes de théâtre construites 1859 ans plus tard à Boulogne et 2001 ans plus tard rassemblées dans tous les ports de la Manche pour envahir l'Angleterre, alors que l'effort sérieux devait s'exercer sur terre...

S'il en fut ainsi, tous les calculs de César furent déjoués. Sa campagne terrestre fut une suite de déconvenues et d'échecs. Les Vénètes, comme tous les Celtes en général, construisaient des forteresses sur des avan-

cées de terre, des presqu'îles, plus ou moins isolées de la terre ferme par la marée. Les rivages vannetais en possèdent en abondance. Quand les Romains voulaient construire des ouvrages, pour battre les fortifications armoricaines, le flot les en chassait. Quand, à force d'efforts et d'ingéniosité, ils avaient réussi à forcer les premières défenses et se préparaient à entrer dans la place, les assiégés s'embarquaient à marée haute pour aller se réfugier dans un autre site fortifié, un peu plus loin. C'était un éternel recommencement. Ces manœuvres occupèrent la plus grande partie de l'été, un été pourri aussi peu favorable aux actions de mer que de terre. Mais les ordres sont les ordres. La flotte romaine, enfin rassemblée dans l'embouchure de la Loire, profitant d'une éclaircie, se mit en route, propulsée par ses rameurs, pour les rivages vénètes. L'armée romaine, ayant abandonné ses plans de conquête malchanceux, l'attendait sur le balcon naturel que forme la presqu'île de Rhuys. La flotte vénète, de son côté, voyant l'occasion d'infliger une leçon définitive et sans appel à son ennemi, sortit à sa rencontre.

Tout était en faveur des navires vénètes

César nous a laissé une description des navires de ses adversaires : « Leur carène était notablement plus plate que celle des nôtres, afin qu'ils eussent moins à craindre les bas-fonds et le reflux; leurs proues étaient très relevées et leurs poupes de même, appropriées à la hauteur des vagues et à la violence des tempêtes... Le navire entier était en bois de chêne, pour résister à tous les chocs et à toutes les fatigues. Les traverses

avaient un pied d'épaisseur et étaient assujetties par des chevilles de fer de la grosseur d'un pouce. Les ancres étaient retenues non par des cordes, mais par des chaînes de fer. En guise de voiles, des peaux, minces et souples... Quand notre flotte se rencontrait avec de pareils vaisseaux, elle n'avait d'autre avantage que sa rapidité et l'élan des rames, tout le reste était en faveur des navires ennemis, mieux adaptés à la nature de cette mer et à ses tempêtes. En effet, nos éperons ne pouvaient rien contre eux, tant ils étaient solides. La hauteur de leur bord faisait que les traits n'y atteignaient pas aisément et qu'il était difficile de les harponner. Ajoutez à cela qu'en filant sous le vent, quand celui-ci devenait violent, il leur était plus facile de supporter les tempêtes, qu'ils pouvaient mouiller sur des bas-fonds sans craindre pour autant d'être mis à sec, enfin que, si le reflux les laissait, ils n'avaient rien à craindre des rochers et des écueils : toutes choses qui constituaient pour nos vaisseaux un redoutable danger. »

Cette description de César ne le désigne pas comme un connaisseur des questions nautiques, en particulier la dernière réflexion qui, pour un marin, n'a aucun sens. Plus haut, quand il compare les bateaux vénètes à ceux des Romains, auxquels il prête plus de tirant d'eau, on peut douter qu'il fasse allusion à la flotte construite sur la Loire, le Maine ou le Cher. Au bord de ces rivières, a-t-on jamais construit que des plates ou des gabarres? Pour construire un bateau sur quille, il faut un chantier naval et des charpentiers qui sachent débiter des pièces courbes à l'herminette, de même qu'il faut des spécialistes pour cintrer les bordages. Nous pouvons douter que le cavalier Brutus en ait su plus que son fantassin de maître, quant aux bateaux qui vont sur l'eau.

Deux thèses en présence

C'est à la lumière de ces appréciations qu'il faudra examiner les deux thèses en présence en ce qui concerne la description de la bataille navale. Selon César, elle se déroula de la façon suivante :

« Après s'être emparé de plusieurs places, César voyant qu'il se donnait une peine inutile; que de prendre à l'ennemi ses villes ne l'empêchait pas de se dérober et de rester invulnérable, décida d'attendre sa flotte. Quand elle arriva, à peine l'ennemi l'eut-il aperçue qu'environ 220 navires tout prêts et équipés d'une façon parfaite, sortirent d'un port et vinrent se ranger en face des nôtres. Brutus, qui commandait la flotte, les tribuns militaires et les centurions, qui avaient chacun un vaisseau, considéraient la conduite à tenir, et la méthode de combat à adopter. Ils avaient l'expérience (*cognouerant*), en effet, que l'éperon était inefficace. Et, si l'on élevait des tours, les vaisseaux ennemis les dominaient encore grâce à la hauteur de leurs poupes; en sorte que nos traits, lancés d'en bas, portaient mal, et ceux des Gaulois tombaient au contraire avec plus de force. Un seul engin préparé par nous fut très utile : des faux très tranchantes emmanchées sur de longues perches, assez semblables aux faux de siège. Une fois qu'à l'aide de ces engins on avait accroché et tiré à soi les cordes, qui attachaient les vergues au mât, on les coupait en faisant force de rames. Alors les vergues tombaient forcément, et les vaisseaux gaulois, qui ne pouvaient compter que sur les voiles et les agrès, s'en trouvant privés, étaient du même coup réduits à l'impuissance. Le reste du combat n'était plus qu'affaire de courage, et en cela nos soldats avaient aisément le dessus, d'autant plus que la bataille se déployait sous les yeux de César et de l'armée tout entière,

si bien qu'aucune action de quelque valeur ne pouvait rester inconnue : l'armée occupait en effet toutes les collines et toutes les hauteurs d'où l'on voyait de près la mer... »

Un compte rendu peu vraisemblable

Cette dernière indication permet de situer la scène du combat. Toute cette côte vannetaise est basse ou très basse. Il n'y a de collines appréciables (autour de 30 m) qu'en arrière de Saint-Gildas et à l'est de ce village, sur un peu plus d'une lieue. La flotte armoricaine, dans ces parages, ne pouvait sortir que de Port-Navalo, plus à l'ouest et la rencontre a pu avoir lieu sur le plateau du Grand Mont, au large des dites hauteurs, qui a des fonds de 5 à 10 m et est complètement libre de roches, condition nécessaire pour le déploiement de plusieurs centaines de bateaux. Les hypothèses en faveur de Locmariaquer, dépourvu de toute éminence, ou de l'embouchure de la rivière d'Auray, étroite et impraticable à marée basse, sont difficilement soutenables.

« ... Une fois ses vergues abattues, continue César, de la manière que nous avons dite, chaque navire était entouré de deux et parfois trois des nôtres, et nos soldats montaient de vive force à l'abordage. Quand les Barbares virent ce qui se passait, comme déjà un grand nombre de leurs vaisseaux avait été pris, et qu'ils ne trouvaient rien à opposer à cette tactique, ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Déjà, leurs navires prenaient le vent, quand soudain il tomba et ce fut une telle bonace que les vaisseaux ne pouvaient plus bouger. Cette circonstance nous fut des plus favorables pour compléter notre victoire, car nous attaquâmes et primes les navires l'un après l'autre,

et le nombre fut infime de ceux qui purent, grâce à la nuit, gagner le rivage, après un combat qui avait duré depuis la quatrième heure du jour environ jusqu'au coucher du soleil. »

Le compte rendu de César pêche par invraisemblance. Il nous a dit que lorsque sa flotte rencontra celle des Armoricaains (*cum... congressus erat*) — et non pas « si elle devait rencontrer » — les bateaux romains pouvaient difficilement se mesurer avec leurs adversaires vénètes. Ces rencontres préalables à la bataille avaient peut-être été rares et partielles, mais certainement suffisantes pour donner aux Romains l'idée de leurs faux. Les mettre en doute serait supposer que César eût envoyé au combat une force ne s'étant jamais exercée en haute mer, ou que, dans l'autre hypothèse, les Vénètes auraient laissé faire sans intervenir, ce qui n'est pas sérieux.

Ceci dit, on voit mal comment la seule mise en œuvre des dites faux aurait suffi pour annihiler la supériorité armoricaine, d'autant plus que leur maniement devait être très aléatoire contre un navire en mouvement, vivement mené par une bonne brise (sans laquelle les Vénètes ne fussent pas sortis) et à bonne distance d'aviron. Un faible coup de barre du Vénète devait lui permettre de passer au large des fameuses faux.

Sur le pont, le légionnaire était le maître

Le récit de Dion, s'appuyant sur des témoignages autres que celui de César, nous semble plus digne de foi.

« Ce furent, dit-il (rapporté par Camille Jullian) les Gaulois qui attaquèrent, avec le double avantage que leur donnèrent d'abord la puissance de leur masse et la force du

vent. Brutus, fort inquiet, hésita devant le contact, fit manœuvre en arrière, ébaucha une retraite et, dit-on, songeait déjà à l'échouage, pour remplacer par un combat sur terre la bataille maritime... »

Attitude fort cohérente de la part d'un soldat de terre ferme se sentant mal à l'aise sur les planches mouvantes d'un bateau et plus confiant dans les solides légionnaires, embarqués à bord de chaque bâtiment, que dans les qualités manœuvrières de ses équipages à la fois disparates et novices.

« ... Mais subitement, continue Dion, le vent tomba, les vaisseaux gaulois s'immobilisèrent... »

(Jullian remarque qu'en effet, le vent du nord-est, en été, tombe vers midi.)

« ... Brutus, aussitôt, donna le signal de l'offensive. Au-devant, au travers, autour des lignes gauloises, les navires romains arrivaient et circulaient de toute la vitesse de leurs rames. Paralysé par la bonace, l'ennemi n'empêchait rien, ne pouvait prendre aucune disposition de combat. L'unité de sa flotte était rompue. Puis, çà et là, l'abordage commença : deux ou trois vaisseaux romains enveloppaient un adversaire, les faux faisaient leur œuvre, les cordages coupés laissaient tomber les antennes, le pont s'encombrait de débris, toute manœuvre devenait impossible : il fallait combattre. Mais dépourvus d'archers et de frondeurs, les Gaulois ne pouvaient retarder l'escalade, et une fois sur le pont, le légionnaire était le maître... » (Surtout à trois contre un.)

Tristesses et horreurs des défaites

La version de Dion, seule vraisemblable, montre que César, en retardant la chute du vent dans la chro-

nologie du combat, a voulu s'attribuer les mérites d'une victoire, due en réalité à des circonstances indépendantes de sa volonté. Il était coutumier du fait.

« ... Les Vénètes se battirent bien pourtant, et ils étaient si nombreux, sur leurs deux cents navires, qu'on eut besoin d'une journée presque entière pour avoir raison de tous, depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à l'arrivée de la nuit. Et ce furent alors les tristesses et les horreurs des défaites navales : les hommes égorgés sur les ponts, d'autres s'élançant par-dessus bord pour mourir d'eux-mêmes, les navires brisés s'engloutissant dans les flots avec leurs cargaisons humaines, quelques-uns incendiés et leurs flammes éclairant, aux approches du soir, les derniers épisodes du combat et de la fuite. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que plusieurs vaisseaux gaulois purent s'échapper et gagner la terre. Mais leur prise n'en était retardée que de quelques heures... »

Châtiment sévère pour les Vénètes

La bataille navale de Saint-Gildas a donc été un combat d'infanterie, rare originalité.

A notre avis, les récits des anciens, même celui de Dion, ne rendent pas toute la vérité. L'immobilisation des bateaux vénètes ne pouvait pas être absolue. Ils possédaient eux aussi certainement des avirons, desquels ils n'auraient pas pu se passer pour les manœuvres au port et au mouillage. Ces avirons, vu le tonnage, ne permettaient que des mouvements lents, mais qui n'étaient pas nécessairement dépourvus d'efficacité. Le fait est que les Armoricaïns ont offert une très longue résistance, ce qui n'a pas dû aller sans des alter-

natives en leur faveur et sans causer de lourdes pertes aux Romains. Mais il ne fallait pas compter sur le vaniteux César pour nous en faire l'aveu. Ses commentaires ne révèlent que des victoires totales ne laissant aucun adversaire vivant, des massacres sans rémission, des châtements de populations soldés par leur complète disparition de la surface de la terre. Il est bon, en le lisant, d'en prendre et d'en laisser.

Sa conclusion est dans sa ligne :

« Cette bataille mit fin à la guerre des Vénètes et de tous les peuples de cette côte. Car, outre que tous les hommes étaient venus là, et même tous ceux qui, déjà âgés, étaient de bon conseil ou occupaient un certain rang, ils avaient rassemblé sur ce seul point tout ce qu'ils avaient de vaisseaux. Après les pertes de cette bataille, ceux qui restaient ne savaient où se réfugier ni comment défendre leurs villes. Aussi se rendirent-ils à César corps et biens. Celui-ci résolut de les châtier sévèrement pour qu'à l'avenir les Barbares soient plus attentifs à respecter le droit des ambassadeurs. En conséquence, il fit mettre à mort tous les sénateurs et vendit le reste (*reliquos sub corona uendit.*) »

L'expression latine « sous couronne » indique qu'il s'agissait de prisonniers de guerre. L'usage ancien était de les couronner de fleurs pour les mettre en vente. Un rite d'origine religieuse dont il n'était resté que l'expression.

Jullian, se basant sur Dion et sur Orose, pense que tous les hommes libres dont les Romains purent se saisir furent vendus, et il ajoute : « Cette forte et laborieuse nation des Vénètes, dont les origines et la puissance remontaient aux hommes des dolmens, la plus ancienne et la plus originale de la Gaule, s'effondra dans l'esclavage et dans la mort. »

Nous avons quelque raison de croire qu'il n'en fut rien, car le peuple

vénète fut de nouveau présent dans la Gaule romaine, quoique vraisemblablement très diminué.

Les Romains jugés par Napoléon

Si l'on a beaucoup glosé sur la bataille que nous avons essayé de reconstituer, tout le monde a été d'accord pour reconnaître la chance insolente de César, qui d'ailleurs tout au long de la guerre des Gaules ne cessa pas un instant de le favoriser. Mais il convient de remarquer que l'insouciance et, souvent hélas ! l'incurie des Celtes furent pour beaucoup dans leurs défaites. Comment expliquer par exemple que les Vénètes ne se soient munis d'aucune arme défensive à bord de leurs bateaux ? Ils n'en manquaient pas. On a retrouvé dans les fouilles archéologiques de nombreuses pointes de javelines. Ils se croyaient sans doute invincibles à bord de leurs forteresses flottantes. C'est un fait qu'ils manquaient de ruse et préféraient les armes du combat loyal, du duel, aux armes traîtresses qui tuent de loin. Ils connaissaient parfaitement la fronde, mais ne s'en servaient guère, à ce qu'il semble. Ils n'employaient l'arc et les flèches qu'à la chasse, quoique les archers du Rouergue fussent célèbres. Si nos Armoricaïns avaient daigné se servir de la fronde avec la verve et la précision des Ulates de la légende irlandaise, il est bien possible que la défense de leurs bateaux eût été plus heureuse.

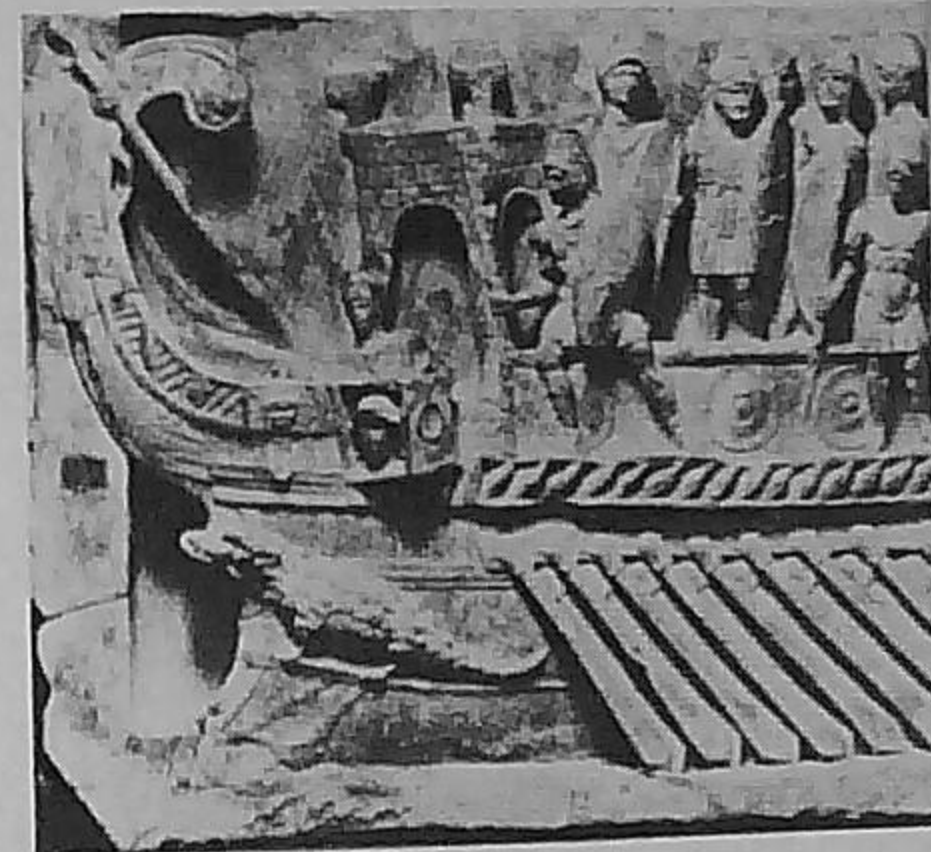
Quoique les vaincus aient toujours tort et que les vainqueurs ne manquent jamais de justifier leurs représailles ou leurs vengeances sous la couleur d'un châtement hautement moral, les sévices imposés au peuple vénète par les Romains furent jugés sévèrement par Napoléon, dans son étude des campagnes de César, en

ces termes :

« L'on ne peut que détester la conduite que tint César contre le sénat de Vannes. Ces peuples ne s'étaient point révoltés; ils avaient fourni des otages, avaient promis de vivre tranquilles; mais ils étaient en possession de toute leur liberté et de tous leurs droits. Ils avaient donné lieu à César de leur faire la guerre, sans doute, mais non de violer le droit des gens à leur égard et d'abuser de la victoire d'une manière aussi atroce. Cette conduite n'était pas juste; elle était encore moins politique. Ces moyens ne remplissent jamais leur but : ils exaspèrent et révoltent les nations. La punition de quelques chefs est tout ce que la justice et la politique permettent (1). C'est une règle importante de bien traiter les prisonniers. »

Alain CONAN ■

(1) Allusion transparente au sort du patriote tyrolien rebelle Andreas Hofer, fusillé par les Français en 1810.



Assez lourd et propice aux évolutions des soldats, ce navire militaire romain, propulsé par des rameurs, porte à l'avant une tour de combat qui permettait de dominer l'adversaire. Il est orné d'un crocodile en figure de proue.
(L'illustration)